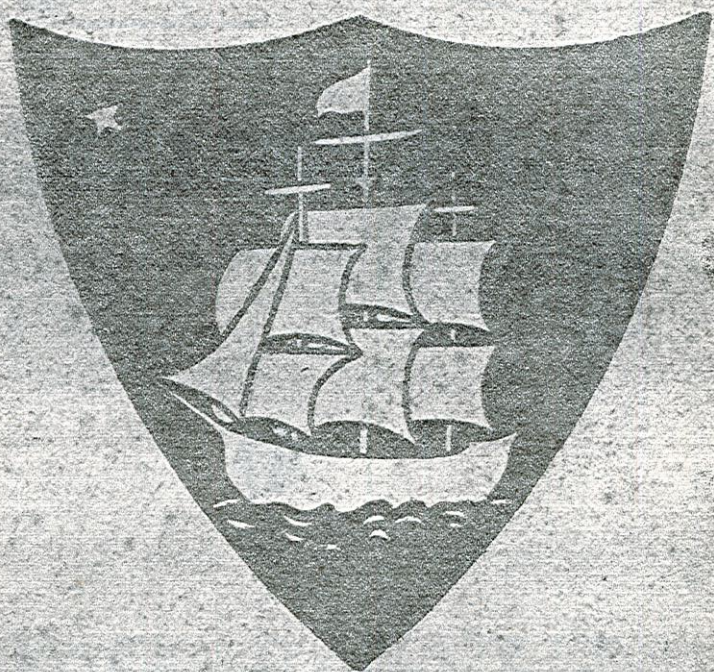


BON-SECOURS



P 51

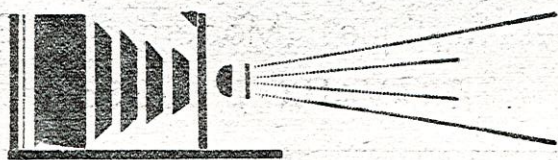
NOËL

1938

Collège N.-D. de Bon-Secours - B

PHOTO & OPTIQUE

CINÉMA



GRENIER

Opticien

Diplômé de l'École des Hautes Études



TRAVAUX D'AMATEURS

BREST

BON-SECOURS

ÉCOLE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS

24, RUE COLBERT, BREST

Bulletin Trimestriel du Collège et de l'Association amicale des Anciens Elèves. — Un an : 20 francs

Tél. : 21-63. — Chèques Postaux : Rennes 27-101

N° 51

NOËL 1938

SOMMAIRE

Nos Maîtres :

M. Reffay	Chanoine J.-P. PENCREACH	3
Message d'adieux	R. P. BOURGEOIS	10

Entre nous :

Appel de la Saint-Vincent de Paul		12
Route Mariale	Jean KERLOCH	13
Le Camp de la Quatrième Brest	Daniel LEPARMENTIER	19
Haute-Savoie	S. P. D. G.	21
Baccalauréats		24
Cancans	Julien MASSERON	
	Jacques HERRY et Yves LIRON	25

Œuvres poétiques de la Pentade	33
Perles, Coquilles et Faits Divers	36

En Famille :

Carnet de famille		38
Fête des Anciens et fêtes des Jeux	Pierre PERZO	40
Concours de Photographies		45
Le mot du Secrétaire des Anciens		46

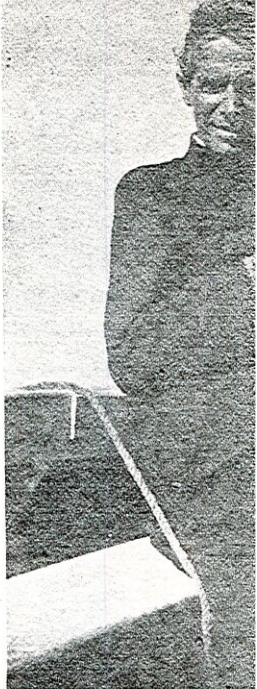
Monsieur Reffay

Lundi 28 Novembre 1938.

Nous venons de rendre les derniers honneurs à M. Reffay. Sa dernière demeure terrestre est une tombe de famille dans le cimetière rustique à la fois et maritime de Locquirec (Finistère).

Ses autres demeures en ce monde ne furent pas nombreuses : Il naquit à Locquirec en 1876, fit ses études secondaires entre 1890 et 1896 au Collège de Léon, au pensionnat de Keroulas, communément appelé le Petit Séminaire, son séminaire à Quimper, fut ordonné prêtre en 1900, enseigna d'abord au petit collège de Morlaix et, quand ce collège eut achevé son effort, fut transféré au collège Notre-Dame de Bon-Secours en octobre 1906. Il y devait rester jusqu'en 1930, durant un laps de vingt-quatre ans. C'est donc, on peut le dire dans tous les sens, un ancien de Bon-Secours qui est allé dans son éternité.

Lorsque l'usure de ses forces l'eut contraint à se replier, bien à contre-cœur, dans les armes non combattantes, il se retira dans



son cher Locquirec et vécut dans une retraite du monde de plus en plus grande, jusqu'à la retraite définitive qu'il vient de faire tout doucement, par une mort progressive et discrète comme sa vie, et qui lui a laissé par grâce divine la lucidité de sa connaissance jusqu'à la dernière minute de sa vie. 30 prêtres, dont 9 camails, l'ont accompagné jusqu'à sa tombe. Et dans ce cortège, Bon-Secours était largement représenté : le Bon-Secours actuel par son directeur, M. le chanoine Courtet, son économé, le P. Ricard, qui fut le dernier supérieur de M. Reffay, et par M. Bothorel, représentant les professeurs et lui-même ancien collègue du défunt. Le Bon-Secours ancien était représenté par MM. Pencreac'h, Herry Joseph, Méar, Quentel, Lagadec et Soyé, ainsi que par M. Paul Grall, l'ancien des anciens.

Réunis autour de la tombe du cher disparu, nous avons d'abord prié avec ferveur pour le repos de son âme et présenté nos condoléances aux membres de sa famille; puis, entraînés par le fil des souvenirs, nous avons évoqué, avec la figure du disparu, d'innombrables traits pittoresques du temps que nous avons passé ensemble dans ce cher vieux collège de Bon-Secours : vingt-quatre ans de compagnonnage — *aevi grande spatium*.

Je vois encore M. Reffay, jeune professeur de 30 ans — *juvenis* — corps élancé, nerveux et maigre, figure brune, comme il convenait à un marin de Locquirec dont la peau avait été tannée par le soleil et les embruns, grands yeux largement fendus, chevelure d'ébène, du moins avant que l'automne n'y eût semé ses fils d'argent. Ce corps musclé, il l'avait cultivé par l'exercice, celui du fleuret à un certain temps, sous la direction de M. Bousquet, celui de la navigation toujours, car il fut un marin, un très grand marin, encore que sur de petits vaisseaux. Mais en fait les petits vaisseaux ne sont-ils pas les plus délicats à manœuvrer?

La guerre de 1914-18 l'avait mobilisé à Brest, comme infirmier,

et le rendit à la vie civile assez mal en point, avec une ankylose de l'épaule. Depuis lors sa santé déclina petit à petit, jusqu'au grand choc de 1930 qui le vieillit subitement et lui prépara une fin inéluctable. Il résista huit ans au coup dont la mort le menaçait : il fut fidèle à son régime et à sa saison annuelle de Royat. Mais enfin celle qui triomphe de tout et qui est sourde à toutes les prières l'a emporté.

Ses amis gardent de lui le souvenir d'un cœur d'or. Parmi ses collègues, il fut, durant de longues années, un ouvrier de fraternité, une force d'agrégation, une source intarissable de gaieté, même vers la fin, au milieu de ses souffrances. Discret et plaisant, ne s'imposant jamais, il avait fait, en quelques rencontres, la conquête des jeunes professeurs : la sympathie des vieux lui était acquise depuis toujours. Il était irrésistible dans ses contes : lorsqu'il entamait le récit des exploits de Jean Hirou, le héros légendaire, dans lequel il incarnait toute la finesse du Tréguier, nos rires fusaient, dès que le narrateur, après une exclamation soudaine, passait sa main gauche sur son œil droit et débutait. Ah ! ces contes ! s'il les avait publiés, ils auraient fait sa fortune. Mais, il ne tenait pas à l'argent : c'était un sage. Comme le philosophe antique et mieux que lui, avec un pain d'orge et une cruche d'eau, il le disputait en félicité au roi des dieux. Outre son collègue et ses amis, il n'était attaché qu'à la mer et à sa barque. Que de promenades nous avons faites sur la « **belle mer écumeuse et bleue** », près de laquelle nous habitions. Que de fois nous avons louvoyé sur le « **Père Charles** », puis sur son « **Kenavo** », où j'ai dû grimper un jour à la pomme du mât pour passer dans la poulie la drisse de pic, tandis que les élèves, d'une barque voisine, le « **Saint-Jean** », me prenaient pour le matelot, puis enfin la légendaire « **Sainte-Brigitte** » de M. Guennou, avec laquelle nous avons sillonné la rade en tous sens et connu tous les incidents et accidents de la



navigation, sauf le naufrage. Vous comprendrez après cela qu'au moment où M. Guennou, devenu terrien, vendit sa chère — j'allais dire : notre chère barque — M. Reffay devint malade... à en mourir.

Il vécut cependant, en se repliant dans sa vie spirituelle, où il était, tout comme dans sa vie extérieure, la discrétion même : « Vénérable et discret messire », comme c'est la coutume d'écrire sur la tombe dans certains pays. Il ne voulait s'imposer ni par l'éloquence, ni par la spéculation, ni par ses talents musicaux, qui étaient réels, ni par ses talents de conteur, qui étaient exceptionnels. Si on le provoquait à épancher les richesses de son âme, il vous faisait une douce résistance, obstinée, en prenant le mot familier du regretté chanoine Saluden : « Ipse fecit nos et non ipsi nos. »

Vous devinez, d'après les traits qui précèdent, ce qu'il fut avec les élèves : un grand frère, quand ils étaient bien sages — un père

toujours — mais parfois un père inflexible, s'il sentait qu'on abusait de son infirmité, car il était atteint d'une légère surdité, ou, surtout, s'il sentait la mauvaise volonté dans le travail. Un jour, une composition de chimie lui sembla entachée d'irrégularités. « Irrégularités, n'est-ce pas », me dit-il, en confrontant les copies.

— Oui, répondis-je, c'est certain.

— Bien, merci. Je sais ce qui me reste à faire. »

Ce qui lui restait à faire, c'était une répression qui lui coûtait mais dans laquelle il fut inflexible jusqu'au dernier délinquant.

Il enseigna d'abord les lettres en 4^e, au cours de l'année 1906-07. Bientôt, il prit le cours moyen des sciences en 4^e, 3^e et 2^e. Puis, après le départ de M. Odendhal, il devint titulaire de la chaire de chimie, avec en supplément l'enseignement des mathématiques en 1^{re} A et B (programme de 1902). A la suite des nouveaux programmes, il eut à enseigner la chimie en 2^e et 1^{re} et la physique et chimie en philosophie.

Une
classe
intéressante



Il marchait ainsi dans l'enseignement des sciences, en vieux praticien, lorsqu'il fut arrêté par le mal qui devait l'emporter : l'hypertension artérielle avec bourdonnements et syncopes... Et ce fut la séparation : elle lui fut cruelle.

« Tu vois, me dit-il, avoir donné vingt-quatre ans de sa vie à une institution et, subitement, la quitter... ». Ceci se passait au Grand Séminaire de Quimper durant la retraite ecclésiastique d'octobre 1930. « Mon cher Manu (Emmanuel), lui dis-je, un collège n'est pas un hôpital. Que veux-tu ? Nous aussi, un peu plus tôt, un peu plus tard, le sort nous jettera, comme dit le poète ancien, dans la barque fatale pour l'éternel exil. »

Il prit son cœur à deux mains et se retira dans sa bourgade de Locquirec, près d'une autre mer écumeuse et bleue, où l'on peut dire qu'il était né. Une petite pension militaire, une petite pension du diocèse, une autre petite pension de Bon-Secours lui permit d'entretenir modestement son home et d'y achever ses jours.

Nous allions lui rendre visite de temps en temps, de préférence aux jours de grande marée ; l'on armait encore une fois le « Kenavo », pour aller sur les bases de Roc'h Ledan ou ailleurs prendre des moules, des ormeaux ou même des homards et surtout pour entendre « **la dernière** » de Jean Hirou. Et le narrateur, avec le même brio que dans le bon vieux temps, faisait un éclat de rire, passait sa main gauche sur son œil droit et commençait le récit, à la grande joie des auditeurs, cependant que sa vigilance de pilote gardait soigneusement « **le plus près** », afin de doubler la pointe au plus court et de rentrer « **grand large** » au port.

Et notre cher ami n'est plus. Il a terminé doucement sa dernière navigation, pensant encore à Bon-Secours, aux derniers instants de sa vie.

Il est arrivé au port ; il a vu le Bon Dieu. Nous avons le ferme

espoir que cette entrevue lui a été douce et favorable. Mais, comme les desseins de Dieu sont impénétrables, nous avons prié avec ferveur auprès de sa tombe, comme nous l'avions fait à son chevet. Et nous requérons tous ses vieux amis, tous ses anciens élèves et même tous les élèves actuels de Bon-Secours, dont il a préparé le lointain avenir, de lui adresser le suffrage de leurs prières.

Chanoine J.-P. PENCRÉACH.



Message d'adieux

Vannes, ce 18 novembre.

Mes chers Enfants,

Décidément, les Préfets de votre Collège sont éphémères, comme ceux de la République ! Ne croyez pas qu'ils déposent leur charge avec le même entrain, insensibles au départ sans adieux ou grisés d'avancement et d'honneurs ! Non, obéir coûte toujours un peu, et parfois beaucoup, même aux Pères Préfets.

J'ai, parmi vous, reçu bien des faveurs du Bon Dieu. Ce fut souvent de constater vos efforts, vos succès, vos victoires sur vous-mêmes. Tous ces progrès-là sont la consolation des Pères Préfets et bon nombre d'entre vous me l'ont abondamment donnée. D'autres ont préféré exercer ma patience et me faire mériter le Paradis, en me faisant longtemps attendre leur amendement. Heureux encore étais-je quand la conversion voulait bien durer ! Quelques-uns, mais si peu, ont, je l'espère, abrégé mon Purgatoire : ceux qui me faisaient changer le timbre de ma voix. — Entendront-ils encore mon accent terrible... ce diable marmot, nommé Pierre, si fort grondé un beau matin qu'il en inonda mon plancher ! — et ce grand dont l'insouciance me désespérait et que, dans ma colère, je vouai aux foudres de la Vengeresse Faculté !

Parfois vous emportiez dans la main un billet rose enrichi d'un gros pensum ; ou bien votre nom s'ajoutait, sur la liste noire, « pour me tenir compagnie aux vacances ». Me pardonnera-t-il jamais ce « petit » ainsi châtié qui me jeta, maussade et convaincu : « Je vous déteste ! »

Si je n'ai pas été injuste, dois-je tant regretter mes « méchancetés » ? C'était mon rôle de vous punir : il n'est pas passionnant, je vous assure... Et s'il est vrai que : « qui aime bien, châtie bien », vous ai-je même assez aimés, mes chers paresseux et mes vilains diables ? Je crains bien que non, car je vous ai fouettés, plus en paroles qu'en vérité.

A présent, je vous revois tous, les grands et les marmots, les bons et les moins bons. Vos frimousses graves ou joyeuses défilent sur l'écran de ma pensée. En surimpression apparaissent vos maîtres, professeurs et surveillants, tous ceux qui ont tant fait pour vous et avec qui j'ai tant aimé collaborer. Sachez leur montrer votre gratitude par votre ardeur au travail, à la piété, à l'obéissance sincère et vraie. Essayez de réaliser tout le dévouement que chacun vous donne ou vous a donné, et dans quel esprit il le fait. N'oubliez pas ceux que vos yeux ne rencontrent plus, mais à qui un austère labeur à votre service mérite votre souvenir et surtout votre reconnaissance. MM. Soyé, Guennou, Lagadec pendant de longues années, le Père Aubry plus brièvement, mais tous d'un même cœur, n'ont eu d'autre pensée que vous : vous aider, vous former, faire de vous des hommes de valeur.

Et maintenant, accordez-moi une faveur : celle d'être envers mon successeur aussi confiant et aussi soumis que vous l'avez été avec moi. Les hommes changent ; l'autorité reste toujours la même parce qu'elle vient de Dieu, le Maître souverain ; elle doit donc être obéie sur parole : elle ne cherche point, en effet, notre déplaisir, mais, sous l'œil de Dieu, notre progrès, notre bien. Par elle, Dieu commande, il doit être obéi.

Beaucoup d'entre vous, plus tard, commanderont : ils n'en seront dignes, en conscience, qu'autant qu'ils auront, à l'heure de l'obéissance, accepté d'obéir.

Mes enfants, vous connaissez, maintenant, mon grand désir : vous voir devenir des hommes à la volonté loyale, au cœur fidèle, à l'âme haute, en un mot des hommes d'obéissance.

Je vous confie à Notre-Seigneur, le Maître, et à Notre-Dame de Bon-Secours pour qu'ils vous gardent joyeux et vaillants. Près d'eux, toujours vous me retrouverez, car mon âme ne vous a pas quittés. Vous, vos chers parents, vos maîtres, notre Bon-Secours, j'aime à vous faire place en ma prière ; à faire auprès de Dieu la rencontre que la distance ne nous permet plus.

Je vous bénis tous et chacun avec toute mon affection.

J. BOURGEOIS,

Recteur de Saint-François Xavier.

Appel de la Conférence

Saint-Vincent de Paul

Vous savez tous que le but de notre Société est de soulager les misères physiques et morales. Elle fournit aux déshérités un appui moral bien précieux, et aussi un appui matériel aussi important que possible. Grâce aux vieux vêtements que l'on veut bien nous donner, nous avons pu constituer un vestiaire où nos pauvres viennent chercher de quoi se vêtir. Plus onéreux est le pain. Les bons de pain que nous distribuons sont une lourde dépense et le pain pourtant n'est que bien peu de chose pour alimenter une famille. Aidez-nous à faire au moins cela : un bon de pain coûte 4 fr. 50. Il faut trouver de l'argent. Où le trouver ? Dans les quêtes ? Elles rapportent des sommes dérisoires. Dans les tombolas ? C'est beaucoup plus avantageux, mais encore insuffisant. Nous avons donc prévu pour la deuxième quinzaine de janvier une séance théâtrale avec, au programme, un petit lever de rideau et « les Plaideurs » d'un certain Racine dont 1939 verra le troisième centenaire, et qui, assurément, ne réclamera pas de droits d'auteur. Pendant l'entr'acte, sera tirée la tombola avec des lots magnifiques. Il sera bientôt distribué des invitations imprimées que vous voudrez bien nous aider à répandre. Vous répandrez aussi largement autour de vous les billets de tombola, et, en récompense de vos efforts, le P. Turmel vous adressera son plus charmant sourire.

Route Mariale 1938

La Route Mariale de 1937, à travers la Bretagne, avait fait naître parmi les Congréganistes, certaines vocations de Routiers. Aussi, dès novembre, la Nouvelle Route était mise en chantier. Cette fois, nous devons diriger nos pas vers Boulogne, la cité de la Vierge, pour assister au Congrès Marial.

Au prix de bien des inquiétudes, après les soucis de dernière heure au sujet de notre tente arrivée tout juste au moment du départ, le samedi 9 juillet, notre caravane quittait Brest. En plus de quelques collégiens : Bouis, de Dinechin, Dreyer, Kerloch, le P. Aubry, secondé par M. de La Morinais, emmenait deux anciens : Forno, en soutane, et André Le Clech. Entraînés à vive allure derrière la chéchia rouge, dont s'ornait le chef de « l'inferral » Carron, nous fîmes sensation en tous lieux.

Le soir, à Morlaix, nous prenions contact avec l'équipage du cargo « Morlaix » qui devait nous conduire au Havre. Le dimanche matin, à 4 heures, tandis que notre vaisseau descend la rivière, nous entendons la messe. Bientôt, nous voici au large, piquant vers les îles anglo-normandes. Nous passons au large d'Aurigny et, le soir, nous sommes déjà en vue des falaises du Cotentin et près de Cherbourg à la nuit tombante. Que dire de ce voyage ? Après la tempête du début de la semaine, la mer était encore forte. Certains eurent des « indispositions d'estomac », d'autres n'étaient pas tout à fait à l'aise, bien peu se montrèrent marins jusqu'au fond des entrailles. Pour ne froisser personne, nous n'en dirons pas plus.

Lundi 11 juillet

Nous nous réveillons au Havre, à quai. Nous disons adieu à nos braves marins et en route vers le collège où les relations de Dreyer nous valent, après la messe, une délicieuse hospitalité.

Peu après, du « Félix-Faure », bateau d'excursions qui remonte la Seine jusqu'à Rouen, nous voyons se dérouler les rives enchantées de la Seine : coteaux boisés, châteaux, vallées diverses qui s'ouvrent de droite et de gauche. Puis c'est la boucle de Jumièges avec, au loin, les tours de l'abbaye. Enfin voici Rouen : forêt de mâts et de cheminées d'usines interminables. Coup d'œil impressionnant. Ce soir, nous aurons des lits, car l'abbé Le Monnier nous offre une large hospitalité dans sa Centrale d'Œuvres Catholiques. Nous disposons, pour l'instant, de l'après-midi pour rendre visite au P. Le Mintier et voir les vieilles belles églises de « la ville aux 100 clochers ». Les souvenirs de Jeanne d'Arc ne sont pas non plus oubliés. Et c'est aux pieds de la Sainte de la Patrie que nous com-

mençons à proprement parler notre Route, en l'honneur de Marie : Chapelet, Méditation quotidienne, Visites au Saint Sacrement, Conseil de journée trouveront désormais leur place ; nous serons Routiers de Notre-Dame.



Le vieux marché

Mardi 12 juillet

Après encore une matinée dans le train, un coup d'œil sur Amiens et Arras, où nous accueille le Président de l'U. N. C., nous prenons enfin le monotone ruban de route qui s'étend à perte de vue, parmi les champs que ne coupe nul talus. Et voici que paraissent, au creux des molles ondulations, les premiers cimetières que nous valut la guerre : forêt de croix noires ; 40.000 Allemands sont enterrés là. C'est propre, sobre, austère. Nous hésitons à entrer. Le mystère de la mort est devant nous. Devant elle, il n'y a plus d'ennemis : nous prions. Un homme nous a vus et s'approche : « C'est vous qui les gardez ? » Bourru, il répond : « Ils se gardent bien tous seuls. »

Notre marche reprend, quelques chants, timides, s'élancent un instant, pour mourir. Le silence vaut mieux : il permet le recueillement et c'est ce que chacun souhaite en ce moment : quelque chose a passé dans les âmes.

Un petit morceau d'étoffe tricolore aux couleurs fraîches bat au vent. Le cimetière de la France est là. Nous nous sentons aujourd'hui plus encore ses fils, héritiers de son passé.

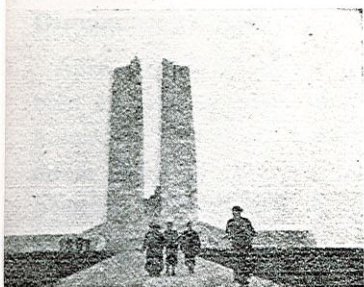
Mercredi 13 juillet

Pas d'arbres. Quelques éléments de tranchée allemande ou canadienne, figés dans le béton, séparés par de larges entonnoirs.

Cruels

sillons





Honneur

au Canada,

Terre de France

conduisent au monument de Vimy, au plateau de Lorette, à son cimetière. En dépit des maisons, toutes neuves, qui disent la poussée de la vie, tout ici nous force à penser à la mort, à l'horreur des guerres.

Coupant à travers bois, nous nous égarons un moment. Après maints détours, nous arrivons pourtant à Bouvigny, fourbus. Le parc du petit séminaire où campe déjà une colonie de lapins de garenne, trouve encore un peu de place pour nous et notre tente.

Jeudi 14 juillet

Le paysage devient plus accidenté. Entendons-nous : au milieu du pays plat et noir, de véritables montagnes de scories se dressent ; nous sommes en terre minière. Au terme de l'étape, rondement menée, nous installons « notre camp » chez une tante de Jean Kerloch ; puis, sous la direction d'un ingénieur, M. Thévenot, nous visitons le carreau de mine de C., vide d'ouvriers, car c'est aujourd'hui fête nationale ; nous sommes les maîtres.

Vendredi 15 juillet

Repos et lessive. Le feu de camp, minutieusement préparé, est contrarié par la pluie. Tant pis, notre soirée chez les Le Brun, avec M. Thévenot et ses enfants, n'en sera pas moins joyeuse.

Dimanche 17 juillet

Après l'étape d'hier qui nous a conduits à Fontaine-les-Boulans, bien au sud du pays minier, nous rendons au Seigneur notre hommage. A la grand'messe, Forno montra toutes les ressources de sa voix. Le soir, ses talents s'exercèrent sur l'harmonium : hélas, ni le sanctuaire, ni lui ne s'entendaient ; il fallait entonner « au jugé ».

Lundi 18 juillet

Coupelle-Vieille nous offre l'hospitalité : nous dormons sur des bancs, au patronage. Le lendemain, on devra avouer que les bancs étaient durs.

Mardi 19 juillet

En passant par Ergny, nous cassons la croûte chez les Cuvelliers dont un frère est provincial des Capucins, à Paris ; et nous entendons par T. S. F. la relation de l'arrivée des Souverains anglais à Boulogne. Le soir, feu de camp fort réussi, grâce aux paysans du lieu qui viennent, chacun avec son fagot ; aussi bien est-ce le premier auquel ils assistent depuis dix ans. Bourthes n'oubliera pas de sitôt son feu de camp. Les routiers en feront un de leurs plus chers souvenirs.

Et la Route continue sans heurts, ni aventures vers Boulogne.

Derniers

efforts



A Boulogne, trois jours de Congrès. Tout fut plein d'intérêt. Nulle place à l'ennui.

Vendredi 22 juillet

A l'issue d'une étape commencée à 3 heures du matin, nous assistions à la Conférence du Duc de la Force, retraçant l'historique du vœu et, plus tard, à 10 heures, à la représentation en plein air du « Miracle de la Vierge Nautonière ». Le lendemain, à la cathédrale, au milieu de l'émotion générale, 300 pères de famille renouvelaient, au nom de la France, le vœu de Louis XIII à Marie, reine de France. L'après-midi, par mer, venait sans bruit la « barque sans voiles, ni rames » qui, miraculeusement, porte la statue de la Vierge.

Le dimanche après-midi, nous fûmes de la procession et notre groupe de Congréganistes fut très applaudi. Nous, cependant, ne vîmes rien que la foule, dense au long de 4 kilomètres de parcours. Forno, pourtant, ne manqua aucune cérémonie, grâce à certain surplus obtenu au nom du P. Aubry, mais à son personnel profit. Il fut de toutes les tribunes d'honneur.

Et maintenant, c'est le retour. En suivant la côte, le train nous ramène lentement vers Le Havre. Et notre bon vieux bateau, à travers soleil ou bourrasque, nous conduit à son tour, paisiblement, de port en port jusqu'à Morlaix. Dans la mélancolie des choses qui s'achèvent, notre règlement se relacha bien un peu, mais si peu ! Grâce à lui, notre route avait été fructueuse : Messe dialoguée, Méditation, Chapelet, Visite au Saint-Sacrement en soulignaient la valeur surnaturelle. Et le soir l'examen, comme le mot du Père, le matin, redressaient, orientaient, stimulaient. Cependant que la route avec ses rigueurs formait ou reformait les caractères.

Ayant apprécié pour nous-mêmes les bienfaits de la route, nous en souhaitons à d'autres une semblable expérience.

Jean KERLOCH.

Le Camp de la quatrième Brest

15 juillet : dans la gare, où flottent encore quelques relents de fête nationale, parmi les touristes affairés ou désabusés, s'agitent quelques garçons au vaste chapeau kaki autour d'un amoncellement de sacs pansus ou près d'énormes bagages aux formes étranges entassés sur deux charettes. Bien armés pour la vie, les scouts de la 4^e Brest partent pour les Pyrénées.

Emportés par une locomotive qui court en mugissant à travers la campagne, ils songent.

« Car que faire en voyage, à moins que l'on ne songe ».

Ils songent aux bons moments qu'ils vont passer au camp. Les souvenirs renaissent, les espoirs s'aiguisent. Cependant le voyage est long, et en fin de journée, nous avons bien envie de nous dégourdir les jambes.

Voici Lourdes. Il est 10 h. 30. Les indigènes du pays, éberlués, nous regardent passer d'un air admiratif : « Pensez donc, ils viennent de Brest ».

Les trois jours où nous demeurons à Lourdes sont bien remplis, et vite passés. Plusieurs visites à la grotte, procession aux flambeaux, visite de Bétharram : merveille de Lourdes, merveille de la nature, toutes deux méritent à Dieu nos hommages et notre reconnaissance. Le 18 juillet, notre halte dans la ville de la Vierge est terminée. En route pour la montagne. Oh ! ce n'est pas sans incidents. A la gare, telle charrette récalcitrante refuse obstinément de monter dans son fourgon. Il faut user de force. A notre tour, nous nous casons dans le train de Cauterets, et sachant désormais les longueurs d'un voyage, nous armons de patience. Cauterets. Déjà ! Tiens ! Le trajet est court. Plus court encore de Cauterets à La Fruytière, mais à pied, la montée s'avère plutôt raide.

Nous voici au bout de nos peines. Une prairie s'ouvre, au milieu de laquelle un torrent saute de roche en roche. La nuit tombe. En hâte, nous dressons nos tentes, et après avoir dit à Dieu notre prière, nous allons avec bonheur dormir du sommeil du Scout.

Le lendemain matin, comme tous les jours au camp, nous entendons la Messe. Pendant ce temps, un escadron de vaches envahit notre camp. L'une d'elles, même, usant de son droit de conquête, pénètre dans la tente d'intendance pour y manger la moitié d'un pain. En définitive, pourtant nous resterons vainqueurs et nous n'aurons plus à nous plaindre de ces ruminants quadrupèdes. Nous eûmes une autre invasion à subir. Des chevaux, cette fois, ne voulant pas être en reste, vinrent gambader au milieu du camp.

La paix établie, comme le torrent nous gêne dans nos évolutions, nous construisons un pont : deux troncs d'arbres tombés, descendus de la montagne par voie d'eau, réunissent bientôt les rives. Il n'y a plus qu'à s'en servir ; on ne s'en fait pas faute.

Plusieurs excursions vinrent couper l'uniformité des jours identiques : Lac de Gaube, lac d'Estou, Vignemale, Cirque de Gavarnie.

Tant d'occupations nous mènent vite à la fin du camp ; et les grincements des charrettes durement cahotées vont dire aux montagnes notre départ et notre joie d'avoir passé un bon camp parmi elles. Nous, nous allons dire à la Vierge de Lourdes un dernier adieu et un dernier merci. Et après un jour de train : Brest ! Terminus ! Tout le monde descend.

Daniel LEPARMENTIER.



Haute-Savoie

Le 16 juillet, après avoir rapidement traversé toute la France, la Première Brest dressait ses tentes à 1.400 mètres de hauteur, sur le sommet des Voirons. Au Sud-Est, s'élevait le Mont-Blanc dans sa splendeur, défendu par des pics élancés, redoutables. De l'autre côté, le lac de Genève se perdait à l'horizon dans des bancs de brume. C'est dans ce paysage féérique, au milieu des conifères et de la nature exubérante, que les scouts vont passer une semaine pour redescendre ensuite à 900 mètres, près de Genève.

Au camp : exercices de secourisme, constructions d'observatoires dans les sapins, cuisine occupaient la matinée. L'après-midi,

Service

intérieur

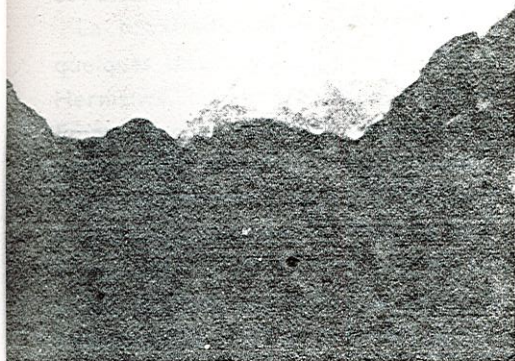
(d'après P. Joubert)



les touristes effarés assistaient au siège d'un « Alcazar » ou à la lutte farouche de tribus préhistoriques, à la conquête du « feu ».

Le 23, alors que les chefs avaient paru plus mystérieux les jours précédents, un car nous emmenait à Chamonix. La route en lacets découvrait à chaque coude de nouvelles merveilles : des aiguilles de 3.000 mètres, des cascades vertigineuses, des villages accrochés aux aspérités des monts, des torrents encaissés, des téléphériques, des funiculaires... Voici le viaduc et le tunnel de Chamonix, à gauche la statue géante du Christ-Roi; en face, de nombreux glaciers dominent la route.

Chamonix : la pluie se met malheureusement à tomber ; courageusement les scouts s'élancent à l'assaut du Montenvers. Bientôt,



La Mer
de
glace

La mer de glace apparaît sous un ciel brillant. La plupart des sommets environnants sont cachés par les nuages. L'aiguille du Dru daigne pourtant se montrer. On jette un coup d'œil rapide au glacier célèbre, car il faut déjà redescendre vers Chamonix d'où, après une courte visite de la ville, notre car nous remporte aux Voirons.

La seconde partie du camp va se passer à Saint-Joseph, petit village frontière sur le bord du lac Léman. La chaleur qui régnait

Scouts
catholiques

sur les hauteurs s'est ici sensiblement accrue et ne s'atténue qu'après le coucher du soleil derrière le Jura.

La proximité de la Suisse permet quelques incursions en pays helvète, à Hermance, distant d'à peine 2 kilomètres et, le 30, à Genève. Emportés par le bateau à roues, nous l'apercevons au loin, signalée par son jet d'eau de 100 mètres, plus impressionnant au fur et à mesure de sa proximité. Le monument de la Réforme, le temple protestant, le Palais de la S. D. N. excitent tour à tour la curiosité ou l'admiration. La plage artificielle, les grandes avenues, la chaleur font ressembler la patrie de Rousseau à une station de Méditerranée. Sans la frontière nous nous croirions en France.

Le camp se termina peu après l'excursion en Suisse. En deux nuits la troupe, encore tout éblouie du soleil des Alpes, rentrait à Brest, gardant en souvenir de son camp le film le plus intéressant, puisque c'est son film.

Et vous qui ignorez encore les Alpes ou la vie fière et joyeuse des Scouts de France, demandez à M. Bothorel de vous présenter bientôt le film de notre camp de Haute-Savoie. Et puisse ainsi notre joie devenir un peu la vôtre !

S. P. D. G.



Baccalauréat

1938

Mathématiques élémentaires

(9 présentés, 7 admissibles, 6 reçus)

Xavier de DINECHIN.
Jean KERLOCH (Mention A. B.).
Pierre LOZIVIT.
Michel PITY.
Louis POULIQUEN.
Rémi QUEINNEC (Mention A. B.).

Admissible : Michel CLERET de LANGAVANT.

Philosophie

(8 présentés, 6 admissibles, 4 reçus)

Jacques BESINEAU (Mention A. B.).
Pierre GEFFROY.
Jacques GUÉRIF.
Joseph KERVERN.

Admissibles : Bernard POULIQUEN.
Michel de SURGY.

Première

Série A : 15 présentés, 11 admissibles, 9 reçus
Série A' : 18 présentés, 13 admissibles, 11 reçus

Série A :

Guy ESTIENNE.
Jean HENAFF.
Hervé JAOUEN.
Michel JAOUEN.
Pierre LAURENT
Jacques LIRON.
Philippe LUCAS.
Gonzague de POULPIQUET.
Jacques QUEINNEC.
Admissibles : Jean GRALL.
François LE PIVAIN.

Série A' :

Eugène DAUBE (Mention A. B.).
Georges de FERAUDY.
Jean de FERAUDY.
François du HALGOET.
Yves ISAMBERT.
René de KERMOYSAN.
Alain LE GOUIC (Mention Bien).
Michel MAGUEUR.
Yves du MESNILDOT.
Yves MOCAER.
Fernand VIROT.
Admissibles : Joseph POSTEC.
Albert RICHARD.

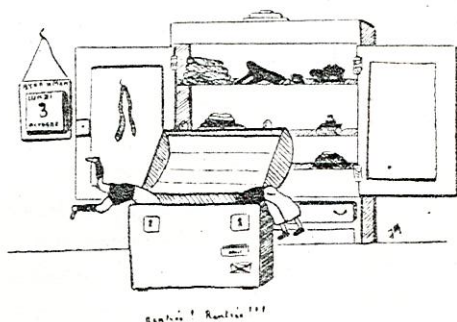


Cancans

3 octobre

« Il faut remettre la France au travail », a dit M. Daladier. Gais et souriants, les pensionnaires se montrent bons Français et, quittant leur home,

se rejoignent au collège. Quelques nouveaux, en première division, errent parmi les anciens à la recherche d'un visage connu ; en seconde division, au milieu des nouveaux, quelques anciens réussissent à se reconnaître au ping-pong : Alain du Penhoat contre sa raquette endiablée ne trouve personne à sa taille.



4 octobre

« Y a-t-il beaucoup de professeurs neufs (sic) ? », demande Guy Estienne. Les internes déjà bien informés nous mettent vite au courant : « Il y a cette année beaucoup de changements. Le P. Préfet est changé ; le professeur de troisième est changé : il faudra deux nouveaux pour le remplacer ; un professeur de quatrième est supprimé, mais le P. Turmel reste pour faire cette année des lacets de soulier avec des pendules ; les professeurs de sixième, ceux de septième et huitième sont changés ; le P. Aubry est disparu ; le surveillant de deuxième division... on n'en finirait pas. » — « Mais, il y a plus étonnant. Il y a encore quelque chose de changé : pour la première fois, de mémoire d'élève, des Jésuites en rodage restent pour la seconde année : le P. de Goësbriand et le P. Marseille sont encore là. »

8 h. 30 : Alain Jaouen, cette année encore promu carillonneur, n'a rien perdu de sa vigueur, et la cloche se répand en protestations véhémentes. A la seconde fois, elle s'ébranle avec tant de force que tout le monde se tait. Et c'est le surveillant lui-même — puisse cela durer — qui nous invite à parler encore.

Quelques cloisons, cette année, encore, par l'effet des grandes chaleurs, ont fondu ; d'autres se sont déplacées. Et la Direction s'est vue contrainte de transformer d'autant l'organisation de la maison : il y aura donc deux études en première division et, suite funeste, un surveillant de plus.

Tout a été repeint à neuf. La peinture elle-même est si neuve que plusieurs victimes devront étudier les propriétés chimiques de l'essence de térébenthine. Et M. Mazeau, après avoir posé sa main sur son bureau, montre quelque imprudence à la porter ensuite à son nez, nous permettant d'égayer d'un sourire l'austérité d'une première classe de mathématiques.

5 octobre

Comme l'éclair parti de l'Orient se voit jusqu'en Occident, ainsi le P. Préfet supplée à sa petite taille par la rapidité de son déplacement. Consciences tourmentées, prenez garde !

6 octobre

Déjà deux jours de passés. On fait le compte approché de ce qui reste : 238. Vraiment, ça avance.

7 octobre

A la messe des externes, le bénitier tombe. Personne n'avait tant remarqué sa présence qu'aujourd'hui son absence.

Après l'instruction de retraite, nous nous réunissons en étude. Le P. Préfet nous fait quelques recommandations : « La pagaïe et lui, ça fait deux », nous dit-il. Tant pis, la pagaïe, ça nous connaît, nous.

8 octobre

Une fois de plus (on ne compte déjà plus), la serrure neuve de l'étude récalcitre. Des ouvriers sont pourtant venus l'arranger. Peine perdue. Heureusement, le P. de Goësbrand, au prix d'un grand détour, vient la prendre par derrière; saisie de crainte, la porte s'ouvre à deux battants.

9 octobre

Congé de retraite : les infortunés qui sont restés au collège passent leur après-midi au cirque Pinder. Plusieurs vocations de clowns s'y sont confirmées.

12 octobre

Au déjeuner qui suit la messe, le surveillant demande à chacun son nom ; lorsque son tour est venu, J. V. répond, candide : « Comme mon frère ! »

13 octobre

Un ! Deux ! Un sur le pied gauche, deux sur le pied droit. Grâce à M. Jean Zay, nous retrouvons, rue Lannouron, M. Bodilis qui doit pour la **seconde** année nous **initier** aux joies de la barre fixe et du cheval d'arçon.

Le soir, il pleut ! Sportifs quand même nous nous dirigeons vers notre terrain. Soudain un émissaire nous joint : « les poteaux sont bien en place, mais les transversales, venues du Guelmeur, sont trop courtes d'un mètre ». Coat ar Picket ne nous verra donc pas encore. Nous nous arrêterons à l'Avenir.

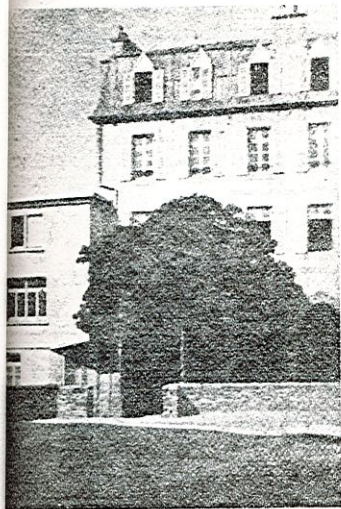
Deux « onze » de fortune sont opposés : l'un comprenant les attaquants de la future première équipe et l'autre les défenseurs de cette même équipe. Les attaquants gagneront par 4 à 3.

A la mi-temps, une vache, trouvant la bicyclette de Perzo abandonnée le long d'un talus, monte dessus et ne consent à en descendre que sur les instances réitérées du propriétaire inquiet. L'animal heureusement s'est montré léger dans ses évolutions : on s'en tire avec un rayon de cassé : 6 vaches modernes, désespoir des cyclistes !

18 octobre

Tous les yeux sont levés vers le ciel : notre balle insensible à nos appels reste solidement fixée tout en haut du **Bois d'Amour**. La balle de petite cour, puis le ballon de basket, fatigués de monter en vain vers elle pour redescendre seuls, se décident à rester

près d'elle, mais moins solidement accrochés ils doivent redescendre. Alors, saisie vigoureusement, par la dextre du surveillant, la balle des petits monte vivement l'escalier, franchit en trombe la porte de l'étude et sort en boulet de canon par la fenêtre. Notre balle, émue en son centre de gravité, revient à nous.



Le Bois d'amour

25 octobre

Les vacances de la Toussaint sont reportées à l'Armistice. Certains élèves n'ont pas l'air enchanté; mais ça fait tout de même deux jours de plus pour ceux qui savent compter.

Le soir, en cour, le surveillant apporte trois immenses paniers où tiendraient à l'aise une demi-douzaine de petits neuvèmes. Ce sont les nouveaux vide-poches des études. Est-ce pour nous faire travailler davantage ou pour assurer à peu de frais le chauffage du calorifère ? A peine entré en étude, Pierre Le Grignou perd l'équilibre et tombe, tête la première, au fond du nouveau panier. Incapable de s'en tirer par lui-même, il fallut se mettre à trois pour l'en retirer.

2 novembre

Ce soir, par faveur extraordinaire, le collège, en dépit du congé de la veille, nous accorde douches. On commence. Soudain, du Mesnildot, de sa cabine, crie : « Hou ! là ! là ! c'est bouillant ! ça brûle ! » En un instant, la salle s'emplit de vapeurs comme la chaufferie d'un cuirassé de 35.000 tonnes. Un ouvrier avait dû s'embrouiller dans les tuyaux pendant la réparation. On recourt au P. Econome. C'est en vain : l'eau demeure à température d'ébullition; il n'y a plus qu'à se rhabiller.

9 novembre

Nous allons fêter chez nous le 20^e anniversaire de l'Armistice. Que les deux heures de classe de ce matin nous semblent longues.

18 novembre

M. Le Guellec joue bien au ballon. Ses interventions sont d'ailleurs d'une énergie rare. L'autre jour, reprenant violemment une balle passée à sa portée, il ne dut qu'à la prompte charité d'un philosophe de rentrer en possession de son soulier droit, qui s'était

enfui épouvanté à l'autre bout de la cour. M. Le Guellec, souriant, lui dit : « Retenez la date ». Je l'ai retenue et je vous rapporte l'histoire.

20 novembre

On nous lit l'évangile du jour : « Comme l'éclair part de l'Orient et brille jusqu'à l'Occident. » A ce moment précis, un éclair nous éblouit suivi d'un coup de tonnerre impressionnant.

22 novembre

De notre envoyé spécial en seconde division : « Pour fêter la Sainte-Cécile, les petits chantres ont droit aujourd'hui à un goûter spécial. Un thé abondant et délicieux est servi, accompagné de confitures et de fars bretons. L'absence de l'un des petits chanteurs, M. Uguen, est fort remarquée. Pendant que nous faisons bombance, il surveille l'étude; aussi, nous réclamons qu'on réserve sa part. Un gros morceau est donc mis de côté pour lui être porté par le plus jeune de la schola. Il paraît qu'il a ri, pas mal. Et le soir, à l'étude, comme il était dans le fond de la salle, il prononça d'une voix sévère : « Le premier qui se retourne, je lui colle une heure d'arrêts. » Ainsi put-il déguster en toute tranquillité sa part de gâteau.

4 décembre

Remise du sabre au major des Elèves de l'École Sainte-Geneviève reçus à l'Ecole Navale. En présence de M. l'Amiral Traub, M. le Capitaine de Vaisseau Pavie prononça le discours suivant :

Amiral,
mes chers Camarades,

Je n'ai pas d'autre titre, au rôle flatteur qui m'est attribué dans cette solennité, que les vieilles relations dont a bien voulu se souvenir le R. P. Supérieur de Bon-Secours, et l'amitié qui me lie, depuis quarante ans, au R. P. Ricard, mon ancien de Jersey et du « Borda ».

J'aurais eu scrupule à parler de souvenirs aussi personnels, s'ils n'évoquaient tout naturellement les pensées qui doivent nous animer en cet instant : — un sentiment de respectueuse et affectueuse gratitude pour les maîtres à qui nos parents ont confié, avec le soin de nous préparer à la carrière de notre choix, la charge de notre formation morale et religieuse, — la fidélité aux traditions et aux principes de nos aînés, — la foi dans l'avenir.

Ces sentiments, beaucoup de gens, à notre époque, les relèguent parmi les vieilles chansons !

Ils restent, heureusement, l'honneur et la fierté de notre corps. Et les Anciens de Versailles et de Jersey sont particulièrement jaloux de conserver cet héritage.

C'est à vous, mon cher Rouzaud, qu'ils en confient le dépôt, en vous offrant votre sabre d'Officier de marine.

Restez, avec les camarades en tête desquels vous vous êtes déjà placé, dans la carrière qui s'ouvre devant vous, pleine de brillantes promesses, l'exemple du caractère et du devoir joyeusement accompli !

17 décembre

La Pentade s'est fait des imitateurs. On a trouvé en étude le poème suivant :

Les Lapins

Ils n'ont pas l'air bête,
Les petits lapins,
Dans la douce herbe.

Gais, ils batifolent,
Ces gentils mutins,
Parmi l'herbe folle.

Oh ! Entendez-vous ?
Courons aux terriers.
C'est le vilain loup.

Et quand il nous trouve,
Il nous croque, entiers,
Ou parfois sa louve.

Hou ! Hou ! dit le loup,
Hou ! Hou ! dit la louve,
Mon Dieu ! sauvez-nous !

Il nous mangera
Vite, s'il nous trouve,
Comme il fait d'un rat.

Pitié! Sainte Vierge!
Nous n'avons de cierge!
Mais protégez-nous!

De la dent des loups.

J. LECOMTE.

On se demande, s'il s'agit d'un poème à clef, qui sont les lapins
et qui est le loup.

OEuvres Poétiques de la Pentade

L'étude de Ronsard et des poètes de son école a été, pour quelques élèves de la classe d'Humanités, la révélation de leur vocation poétique. Décidés à former, à leur tour, une Pliade, les étoiles de cette constellation nouvelle, constatant qu'elles n'étaient que cinq, se donnèrent le nom de Pentade. L'harmonie des œuvres que nous publions, autant que l'orthographe hellénique du mot, empêchera de confondre le jeune mouvement poétique avec l'oiseau au chant gracieux.

N. D. L. R.

Je m'ennuie

Je m'ennuie

Tout m'ennuie.

Je ne veux rire, ni chanter.

Et je suis las de travailler,

Car je n'arrive à rien;

Je ne fais rien de bien.

Je m'ennuie.

Me distraire, je le veux bien.

Mais c'est en vain : je n'aime rien.

Ce que je vois m'agace.

Ce que je fais me lasse.

Je m'ennuie.

Je voudrais sortir, mais il pleut.

Je voudrais dormir et ne peux.

Toujours tout m'est contraire,

Tout naît pour me déplaître.

Je m'ennuie.

Dois-je donc toujours m'ennuyer ?

Las ! où pourrais-je m'appuyer ?

Tout s'arrache en lambeau.

Je ne vois rien de beau.

Je m'ennuie.

Tout m'ennuie.

Georges GARCERIES.

Le pays natal

Oh! comme ils sont heureux
Ceux qui ont un pays
Et qui, vers d'autres cieux,
N'en sont jamais partis.

Comme ils meurent, contents
Dans les lieux bénis
Qui les ont vus enfants
Et qui les voient vieillis.

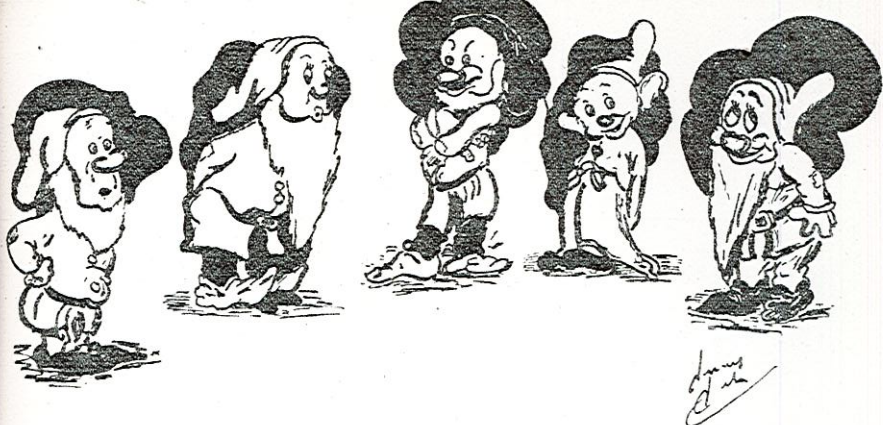
Comme eux, il me plairait
Avoir une maison
Qui me rappellerait,
A la belle saison,

Mes jeux dans les genêts,
Les brûlantes moissons,
Mes courses pour chercher
Des nids dans les buissons.

Et je pourrais m'asseoir
Sur le vieux banc de pierre
Où près du feu, le soir,
S'asseyait mon grand-père.

Ainsi, malgré la mort
Qui leur ferma les yeux,
J'écouterais encor
La voix de mes aïeux.

Georges GARCERIES.



Vacances

Le ciel est bleu. La mer est belle
Et les oiseaux volent gaiement
Tandis que sur l'eau calme et belle
Un bateau glisse lentement.

A son bord, des enfants bavardent,
Loin des soucis, joyeusement.
Dans la brise du soir, ils s'attardent
Et le temps passe doucement.

Ah! qu'il fait bon être en vacances,
Au bord de l'eau, pendant l'été.
Plus de travail, plus de défenses!
Tout est permis : la liberté!

La liberté, loin de tout maître.
Plus aucun frein, plus de travaux !
La liberté nous fait renaitre
Après les labeurs sans repos.

Pendant l'année, on bûche ferme;
On amasse, à rompre la tête;
Mais quand le grand jour qui la ferme
Arrive, c'est un jour de fête.

Lucien FILLE.

Perles, Coquilles et Faits divers

Pensées.

Je suis très inquiet pour le salut de l'âme du Père Préfet : Il manque beaucoup à la charité chrétienne. Il se fâche toujours contre les pauvres paresseux (un 8^e).

Les Français lisent beaucoup, même les illettrés lisent attentivement les livres qui les intéressent (2^e).

La justice n'est pas de ce monde; on peut cependant s'efforcer de la réaliser (2^e).

Traductions.

« Filius ex casta parente natus. » Né d'un père ayant fini son service militaire.

« Expeditus ». Soldat, vêtu à la légère.

« Vulpis cauda longa erat. » Le renard était loin de sa queue.



Catéchisme.

On peut triompher du démon en lui demandant ses grâces.

On distingue la Bible des autres livres, parce que généralement le titre est marqué (sic) sur le livre.

Littérature.

Les charmes d'une promenade sur le forum : « On se croit vivant parmi les Romains. On est rajeuni de 2.000 ans. » (2^e.)

« Ces splendeurs usées par plusieurs centaines de siècles. »

L'Enéide : « Cette œuvre est imparfaite ; Virgile le savait probablement. Il s'est efforcé de lui chercher des rimes riches. »

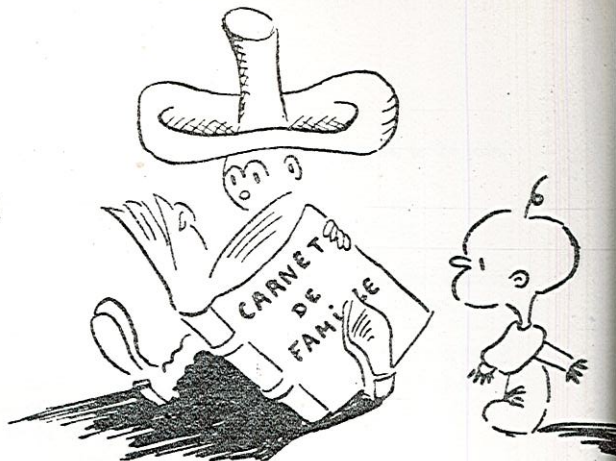
Virgile vit que l'histoire d'Enée était un sujet épatant.

Au cinéma « nous ne pouvons pas si bien goûter qu'au théâtre les pièces d'un Bossuet ou d'un Racine ».

Chimie.

« On appelle poids atomique un poids qui ne pèse presque rien : un gramme est un poids atomique. »





Ordinations

Père Jean Lucas, ancien élève, **Père Haguenin**, ancien surveillant général, **Père Le Carre**, ancien surveillant, ordonnés prêtres à Lyon, le 24 août.

Frère Benoît (Jean Pruche), O. P., ordonné diacre par Mgr Durieux, à Chambéry, le 22 septembre.

Au service de Dieu

Le Père Cras, O. P., est reparti pour l'Indochine comme secrétaire de l'Evêque dominicain d'Hanoï.

Le Frère Jean Vianney (Paul Delalande), F. M., a fait sa profession solennelle le 8 décembre.

Jacques Bésineau est entré au noviciat des Pères Jésuites, à Laval.

M. Carron de La Morinais, ancien surveillant, est entré au Grand Séminaire de Poitiers.

Victor Le Clech est entré au noviciat des Oblats de Marie-Immaculée, à Notre-Dame de Sion, Vézelize (Meurthe-et-Moselle).

Stanislas de Poulpiquet est entré au noviciat des Pères Eudistes, à la Roche-du-Theil (Ille-et-Vilaine).

Succès et Distinctions

André Colin, président de l'A. C. J. F., a été nommé chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

P. C. B. : **Georges Herry**, **Paul Le Gall**.

Polytechnique : **Jacques Dillard**.

Saint-Cyr : **André Briend**, **Maurice Virot**.

Navale : **Jean Devin**, **Henri Feillard**, **René Lannuzel**.

Naissances

Chantal, fille du **Lieutenant Léon Le Bescond de Coatpont**, le 26 juin, à Tahala (Maroc).
Marie-Claire, sœur de **Charles Gastineau**, le 18 juillet, à Brest.
Alain, fils du **Docteur Pierre Aubry**, le 26 juillet, à Saint-Marc.
Yann, frère de **François Ollivier**, le 31 juillet, à Brest.
Bernard, fils du **Médecin-Lieutenant Gloaguen**, le 10 septembre, à Brest.
Edith, fille du **Lieutenant Le Touilec**, le 17 octobre, à Rabat (Maroc).
Monique, fille de **Jean Geffroy**, le 17 octobre, à Plouescat.
Françoise, fille du **Capitaine Bréart de Boisanger**, le 24 octobre, à Metz.
François, frère de **Pierre, Yvon et René Perzo**, le 9 novembre, à Brest.
Patrick, frère de **Bernard Madelin**, le 11 novembre, à Brest.
Michel, frère de **Jacques et Guy Cloarec**, le 12 novembre, au Rody.
Anne, sœur de **Louis Quéinnec**, le 15 décembre, à Quimper.

Mariages

Paul Coelenbier, 7^e R. T. M., avec Mlle Christiane Bellion, le 11 août.
Docteur Pierre Lucas, ancien élève, avec Mlle Raymonde Beaussay, le 8 septembre.
M. Pierre Savy, avec Mlle Marie-Thérèse Roquebert, sœur d'**Emmanuel Roquebert**.
Paul Lucas, avec Mlle Yvette Bourvéau, le 27 décembre.

Fiançailles

Jacques l'Helgoualch, avec Mlle Germaine Houette.
Bernard Lallour, avec Mlle Jeanne Castaing.
Robert de Lassat avec Mlle de La Laurencie.

Deuils

M. Emmanuel Quéinnec, père de **Rémi Quéinnec**, le 8 juillet, à Saint-Thégonnec.
M. André Lepelley, père de **Bernard Lepelley**, le 2 août, à Fermanville.
Mme André Bouisson, grand'mère de **Marcel Gensollen**, à Toulon, le 12 août.
Chef d'Escadron Louis de Goësbriand, ancien élève, à Nice, le 6 octobre.
M. Jean Cozanet, père de **Pierre Cozanet**, le 4 novembre, à Morlaix.
Mme Durieu, grand'mère de **Jacques Gautret**, le 27 décembre, à Brest.
Michel Berthelot, frère de **Maurice et Alain Berthelot**, le 27 décembre, à Brest, à l'âge de un mois.

Fête des Anciens

Il est bien tard pour parler de la fête des Anciens. Mais chose promise, chose due. Elle eut lieu le 3 juillet. Cette date avait été choisie, parce que nous pensions qu'elle permettrait à un plus grand nombre de jeunes Anciens de participer à la fête. Fallait-il donc attendre encore deux ou trois jours ? Les examens des Facultés auraient été terminés.

Il y avait seulement 33 présents. 41 autres anciens s'étaient fait excuser. Cela ne fait en tout que 74 noms d'anciens. Espérons que l'an prochain la liste sera plus longue.

Voici la liste des présents :

Jules Abarnou, Docteur Jean Aubry, Georges Bories, Auguste Carof, Jean Carof, Jacques Carof, Paul Chapel, Marcel Clavier, Jacques de Corbière, Emmanuel Dujardin, Capitaine de Frégate Jean Estienne, Jean Estienne, Noël Forno, Maurice Gayet, Joseph Jaouen, Charles Lanlo de Courson, René Lannuzel, Jean Le Berre, Michel Le Bras, Victor Le Clech, Paul Le Franc, Henri Le Goasguen, Louis Le Pivain, Jean Le Saux, Jean Marmouget, Charles Pavot, Yves Peslin, Stanislas de Poulpiquet, René Ramon, Charles Richer de Forges, Paul Thierry, Jean de Villemagne.

S'étaient fait excuser :

René Bameule, Hervé Bongrain, François Bréart de Boisanger, Patrick Ceillier, Robert Cezilly, Paul Coelenbier, Jacques Coelenbier, Michel Cras, Sylvain Crosnier, Eugène Declercq, Jean-Marie Declercq, Marcel Deschard, Raymond Deschard, Amiral Exelmans, Louis Hévin, Jean de Kerambosquer, Edouard Kerjean, Léon de la Menardière, Pierre Landouare, Adolphe Le Clech, Pierre Le Comte, Marcel L'Haridon, François Liron, Marc Liron, Jean L'Hostis, Jean Lucas, Louis Lucas, Auguste Manchec, Francis Marie, Raymond Marmouget, Pierre Nielly, Joseph Olivier, Paul Henri, Charles Pavot, Jean Pouliquen, Georges Prigent, André Prat, Jean Pruche, Etienne Quentel, Pierre Saluden, Christian de Silguy.

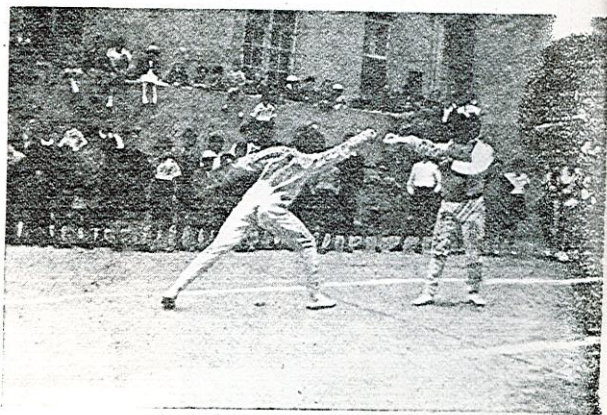
Le soir, les Elèves actuels offraient à leurs Anciens une fête de jeux, tout à fait familiale, dont on trouvera ci-après la relation

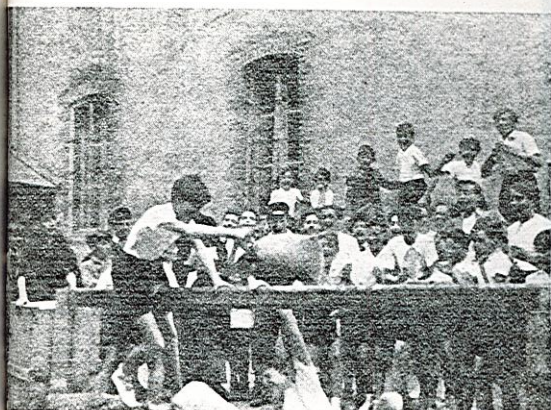
Fête des Jeux

Quinze pneus, un tonneau sans fond, une poutrelle, des caisses, des cordes, un targon de navire, un cheval d'arçon, que sais-je, s'accumulent, chaque jour plus nombreux et plus divers, sous le préau de première division. La fête de jeux approche; il faut s'entraîner. Les pneus ont gros succès; la commande s'avère insuffisante; on va en quérir quinze autres. Cependant, on attend toujours le mât de cocagne et c'est demain la fête. 6 élèves de bonne volonté se dévouent, et, munis de la petite charrette, s'en vont à Saint-Marc chercher le mât municipal. Le trajet fut très gai, dit-on, mais, ajoute la légende, comme la route est longue, les « ouvriers » s'arrêtèrent chez le « marchand » du coin vaincre leur soif. Et le soir, à 9 heures précises, le mât se dressait bien droit à 10 mètres du sol.

La fête comprenait une partie gymnastique fort intéressante et des jeux proprement dits. M. Bodilis nous présenta ses gymnastes au cheval d'arçon, aux barres parallèles, à la leçon d'escrime. On

Leçon d'escrime





Ça, c'est drôle!

remarquait surtout ses trois pyramides parfaitement réussies où l'assurance des plus jeunes, tout en haut de l'édifice humain,

mettait en valeur la robuste sûreté des plus âgés. M. Bodilié lui-même, pour la plus difficile, se tint en équilibre sur les mains au sommet de la pyramide. Le succès obtenu récompensa moniteur et athlètes des longs efforts d'entraînement, longtemps stériles et presque découragés.

Dans les intervalles, venaient les attractions : combat de polochons. Le sort nous fit assister à des duels fraternels, où l'aîné succombait ; à des luttes inégales : « Hercule » contre Herry minime. En finale, Bouboule inébranlable encaisse sans rien dire les coups de masse du même Hercule. Celui-ci épuisé ou découragé s'arrête. Bouboule prenant alors l'initiative des opérations, tombe à terre. Il a perdu.

Les derniers
travaux
d'Hercule

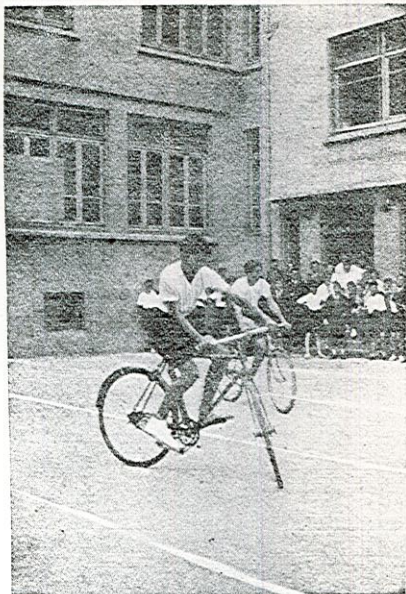


Gare à la chute

A bicyclette, Coelenbier gagne, dans un beau style, la course de lenteur. En finale, contre Dreyer, il a au moins 10 mètres de retard, Dreyer est tout près de la ligne d'arrivée. Soudain, Dreyer s'arrête et fait du sur place. Irrésistiblement Coelenbier remonte ; mais Dreyer perd l'équilibre et met pied à terre. Il est éliminé. Coelenbier aura droit à choisir un prix.

Après la course aux pieds liés, animée de chutes collectives, les pneus, au nombre de 16, envahissent la piste. Gildas Le Clech se montre habile à mener son pneu et gagne sans la moindre inquiétude ; il pousse même la coquetterie jusqu'à laisser son pneu finir tout seul, avec 15 mètres d'avance sur son propriétaire, cependant que les concurrents sont encore loin, s'escrimant en vain à faire avancer leurs pneus rétifs.

Le mât de cocagne avec ses 10 mètres de hauteur semble un obstacle redoutable aux trois premiers concurrents qui redescendent vite découragés. Le professionnel



Plein ciel

Bothorel monte alors, à allure record. Il en est récompensé par une raquette de ping-pong. Cinq autres prix dont le traditionnel saucisson excitent la convoitise, mais ils sont bien haut, et plusieurs se préparent à redescendre, qui sont tout heureux lorsqu'ils voient insensiblement les prix venir à eux, alors même qu'ils ne sont qu'à mi-hauteur. O faiblesse de cœurs trop compatissants.

Louis du Penhoat fut le meilleur à la course à la valise ; mais le sort s'est montré bien indulgent pour lui, tandis que le malheureux, condamné à se vêtir en artilleur, n'arriva pas même à revêtir son costume, lorsque tous les autres avaient déjà terminé leur parcours. Et cet autre astreint à porter une malle énorme n'en fût jamais venu à bout sans quelques aides de bonne volonté.

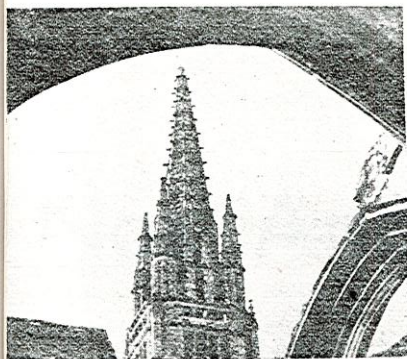
La course d'obstacles nous permit d'admirer la souplesse et l'ingéniosité des concurrents, qui tous se montraient à l'aise devant l'assaut du mur, le passage à travers un tunnel de pneus d'auto et sous le tapis tendu au sol, mais que la seule vue du tableau noir où se devait faire une addition faisait frémir d'inquiétude.

Cependant, Mme Coelenbier et Mme Le Bras, avec un dévouement inlassable, se tenaient au buffet à la disposition des athlètes et des spectateurs. Tous se montrèrent enchantés de son parfait fonctionnement.

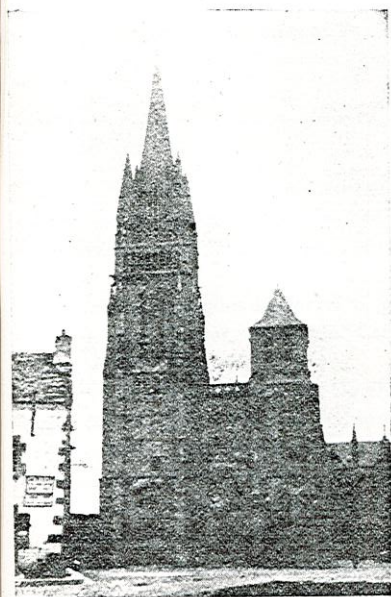
Pierre PERZO.



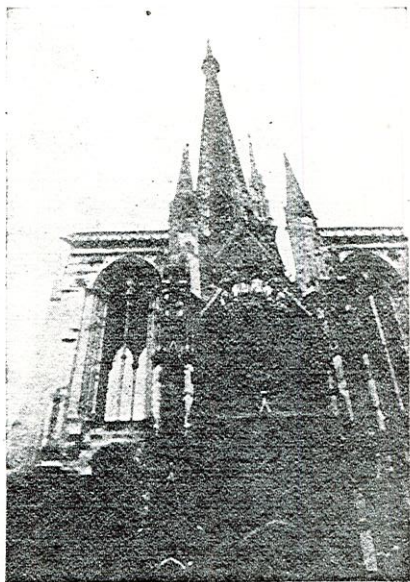
Concours de Photographies



Clocher breton, par J. B.
1^{er} prix



Notre-Dame du Folgoët, par Paul Herry
2^e prix



Cathédrale de Rouen,
par Xavier de Dinechin, 3^e prix

Nos Anciens

Accusé de Réception ⁽¹⁾

Ont racheté leur cotisation :

Jules Abarnou, Docteur Jean Aubry, François Bréart de Boisanger, Maurice Brunet, Auguste Carof, Yves de Coatpont, Léon de Coatpont, Louis Costa de Beauregard, Jean Geffroy, Henri Guyader, Henri Le Goasguen, Robert Le Querre, Louis Morvan, Jacques Peslin, Pierre Peslin, Yves Peslin, Alfred Pitel, Alfred Richard, Jean Tréanton, Jean de Villemagne.

Ont versé leur cotisation pour l'année en cours 1938, à partir du début de janvier :

Bernard Ausseur, Philippe Ausseur, Docteur Pierre Aubry, Jean Abarnou, Chanoine Pol Aubert, Yves Aubert, Henri Alix.

Louis Bouyer, Michel Baule, Georges Bories, René Bameule, Marc Brunet Hervé Bongrain.

André Colin, Jacques de Corbière, Jean Carof, Paul Coelenbier, Jacques Coelenbier, Marcel Clavier, Nathanaël Carron de la Morinais, Michel Cléret, Paul Ciamorgant, Raymond Corre.

Henri Darrieus, Emmanuel Dujardin, Michel Dupouey, Eugène Declercq, Jean Declercq, Jean Estienne, Capitaine de Frégate Jean Estienne.

Noël Fornò, Henri Feillard, René Forgeot, Alfred Fournier, René Fille.

Louis Geffroy, Emile Guépratte, Paul Gelebart, Charles Guyader, Jean Guidal.

Pol Hévin, Georges Hévin, Louis Hévin, Georges Herry.

Gustave Jardin, Gustave Jeanneau.

Edouard Kerjean, Jean Kerloch, François de Kermenguy, Joseph Kervern. Joseph de Kerros, Jean de Kerambosquer.

(1) Liste arrêtée au 1^{er} décembre. — Prière de bien vouloir nous signaler les omissions.

René Lannuzel, Franck Le Calvé, Paul Le Franc, Jean Le Saux, Michel Le Bras, Chanoine Julien Le Goasguen, Henri Loiselet, Pierre Lucas, Victor Le Clech, Marcel Lemoisne, Pierre Le Comte, Marc Liron, Guy L'Helgoualch, Albert Le Jeune.

Alexandre Mercier, Auguste Manchec, Francis Marie, Henri Mazurié.

Joseph Nédelec, Léon Nicolle.

Albert Postes, Docteur Prigent, Charles Pavot, François du Penhoat, Henri Paul, André Prat, Hervé de Penfentenyo, Jean Pruche, Yves Pruche, Georges Prigent, Jean de Poulpiquet, Stanislas de Poulpiquet

Jean Quéinnec, Etienne Quentel, Jean Quémener.

René Ramon, Charles Richer de Forges, Alexis de Rodellec.

Jean de Surgy, Christian de Silguy, Pierre Saluden.

François Trébaol.

Ce numéro du Bulletin du Collège est le dernier de l'année et, par suite, de votre abonnement. Soyez fidèles à verser votre cotisation l'année prochaine si vous voulez le recevoir fidèlement.

Nous ne pouvons joindre certains Anciens, qui ont changé d'adresse sans nous prévenir, car bulletin ou circulaires nous sont revenus. Que chacun veille à nous avertir, à temps, de ses changements d'adresse.

Nous envoyons encore le Bulletin à plusieurs Anciens, bien qu'ils n'aient pas acquitté le montant de leur cotisation. Le prochain numéro ne sera envoyé qu'à ceux qui seront en règle, c'est-à-dire auront payé leur cotisation pour l'année 1938 ou qui nous préviendront qu'ils feront un versement pour l'année 1939.

Les prêtres ou religieux, membres de l'Amicale, peuvent ne pas payer de cotisation. La tradition veut alors qu'ils s'acquittent en disant tous les ans une messe aux intentions des membres vivants ou défunts de l'Association.

Le Secrétaire.



ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE VITRERIE - DÉCORATION

*Réfection d'Appartements
Papiers tous Styles
Peintures tous Genres*

Paul QUINQUIS

Société à responsabilité limitée

9, Rue du Château - BREST

TÉLÉPHONE : 20-96

PEINTURE SPÉCIALE POUR FAÇADES

Le plus grand choix de PAPIERS PEINTS dans tous les Prix

